Heyberger Bernard, *Hindiyya, mystique et criminelle 1720-1798*.

Aubier, Paris, 2001 (Collection historique). 456 p.

Comme l'indique le titre de ce livre, le lecteur va avoir affaire à forte partie. Bernard Heyberger explique lui-même, dans une introduction assez courte, mais forte, le duel qui l'a opposé à Hindiyya d'Alep, célèbre mystique maronite du XVIIIe siècle qui, hérétique et criminelle, fut condamnée par Rome en 1779. Avec Hindiyya, B. Heyberger espérait trouver une étude de cas, une femme « moderne » acclimatant en Orient les dévotions occidentales ; il pensait aussi voir en elle le parfait exemple d'une femme manipulée, persécutée et calomniée par des clercs misogynes. Il découvrit finalement dans les archives romaines une manipulatrice obstinée, mégalomane et paranoïaque. Le livre présentait plusieurs défis méthodologiques : il fallait écrire une biographie, mais ancrée dans l'histoire d'une société ; une histoire chronologique située dans des évolutions longues ; une enquête honnête, mais qui prenne parti dans une abondance de textes contradictoires. Le choix nécessaire d'un plan chronologique a conduit l'auteur à privilégier une approche qui, si elle n'écarte pas tout à fait d'autres pistes, accorde dans l'ensemble une place prépondérante à une histoire religieuse très ancrée dans l'histoire sociale. À partir de cette armature centrale, Bernard Heyberger a procédé par ramifications foisonnantes, toujours ramenées *in fine* à la progression dramatique d'une dérive sectaire qui mène au crime.

La première partie « Une enfance alépine » est consacrée aux vingt-cinq premières années d'une vie commencée à Alep dans les quartiers chrétiens, au nord d'une ville alors en pleine expansion. Hindiyya ʻUjaymî, née en 1720 dans une famille maronite assez aisée, est un bon exemple des influences complexes qui accompagnent l'essor des chrétiens d'Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles. Parmi les catholiques orientaux, les maronites se montrent assez intimement liés à Rome, où le Collège maronite a été fondé en 1584. La longue carrière de Hindiyya comme le règne du patriarche Isṭifān seront d'ailleurs ponctués d'appels réguliers à un délégué apostolique, de protestations adressées à Rome, de dossiers volumineux d'enquêtes déposés aux archives de la Propagande, pour le plus grand bonheur de l'historien, de sanctions ou de décrets où interviennent, en dernier ressort, les cardinaux et le pape lui-même.

Les missionnaires latins, capucins et jésuites, dont les relations avec le clergé oriental restent assez tendues, jouent un rôle important dans l'évolution de la religiosité et des dévotions, à grand renfort d'images pieuses où l'on insiste sur le Christ souffrant de la Passion, au rebours des icônes orientales traditionnelles. On voit circuler également à Alep des lectures édifiantes traduites en arabe, comme la vie de sainte Thérèse d'Avila ou divers classiques de la dévotion baroque, édités par Rome ou par les moines shuwayrites. Hindiyya, qui sait lire, mais pas écrire, a accès à cette nouvelle littérature comme à ces nouvelles dévotions, et à ces nouveaux modèles hagiographiques, même si ceux-ci n'effacent pas les anciens modèles orientaux. Exemple de cette nouvelle piété, la dévotion au Sacré-Cœur est introduite vers 1720-1740 en Syrie. Sur cette évolution religieuse et ses conséquences sur les individus, Bernard Heyberger reprend ici, de façon toujours très convaincante, certains des apports de sa thèse *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique*, École française de Rome, 1994, thèmes que l'on retrouve dans certains de ses articles, notamment « Livres et pratiques de la lecture chez les chrétiens (Syrie, Liban), XVIe-XVIIIe siècles », paru dans *Livres et lecture dans le monde ottoman*, dir. Frédéric Hitzel*, REMMM*, 87-88, p. 209-224.

L'un des fruits de cette dévotion moderne, tournée vers l'intériorisation et la mise en valeur de l'individu, est le rôle nouveau conféré aux femmes et à la spiritualité féminine, comme l'atteste l'éclosion inédite de vocations religieuses chez les femmes catholiques d'Alep. Celles-ci voient se dessiner une imperceptible évolution de leur statut, en pouvant éventuellement choisir une vie dévote. Dès 1737, quelques dévotes melkites partent fonder un ordre féminin au Kisruwān, ordre dont jésuites et moines shuwayrites se disputent la direction temporelle et spirituelle. Une voie est donc déjà tracée, que va suivre Hindiyya.

Mais celle-ci tranche manifestement sur ses pareilles. Dès l'enfance et dans le cadre familial, Hindiyya affirme très tôt, et avec détermination, sa vocation à la sainteté. Bernard Heyberger, sans pouvoir suivre cette voie, comme il s'en explique dans l'introduction, donne quelques éléments pour permettre une lecture psychanalytique de la sainte et de ses écrits, hantés par l'obsession charnelle et des fantasmes d'inceste. Hindiyya manifeste tous les signes d'une sainte anorexie, mais aussi d'une névrose hystérique, ponctués par de terribles ascèses et une maladie chronique présentée comme un quasi-martyre passif. Les extases, les apparitions du « personnage » (*al-šaḫs* que Hindiyya consent finalement, après bien des hésitations et la crainte d'une illusion diabolique, à identifier au Christ) et les visions du corps souffrant du Christ finissent par produire sur Hindiyya des stigmates sanglants et des miracles, notamment le don de prophétie. Hindiyya a pour directeur, de 1737 à 1746, à Alep, le jésuite italien Antonio Venturi qui, d'abord méfiant, finit par se convaincre de la sainteté de sa pénitente et s'emploie à la promouvoir. Mais cette sainteté est aussi pour Hindiyya une voie d'indépendance et de pouvoir, la seule possible, peut-être, pour une femme alépine. Dès 1737, elle affirme que le Christ lui demande de fonder la Congrégation du Sacré-Cœur de Jésus dans le Kisruwān, au Liban et, après bien des obstacles, elle finit par partir en octobre 1746 pour le Liban.

La deuxième partie « Sainte et fondatrice » (1746-1753) porte sur cette étape décisive qui voit l'arrivée d'une Alépine au Mont-Liban. Bernard Heyberger montre bien

BCAI 18 (2002) Heyberger Bernard : Hindiyya, mystique et criminelle 1720-1798, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

comment, loin d'être éprise de la spiritualité montagnarde, comme l'a rêvé plus tard Maurice Barrès, Hindiyya incarne au contraire un autre milieu et une autre mentalité, celle des Alépins citadins (*ḥalabī, mudunī*), bien différente des montagnards (*baladīs*, *awlād al-ǧibāl*) et de leur société complexe. Le Kisruwān, devenu exclusivement chrétien et le cœur de la communauté maronite au début du XVIIIe siècle, était un centre économique, grâce à la soie, et le fief des cheikhs Khâzin, *muqâta'ajī*-s dont le rôle dans les clientèles maronites leur permettait de faire pression sur la désignation des patriarches et l'attribution des *waqfs* de fondations de couvents, multipliés au XVIIe siècle. C'est avec l'aide des cheikhs Ḫāzin et de l'évêque maronite Ǧarmanyūs Ṣaqr, gagné à sa cause, que Hindiyya fonde finalement sa Congrégation du Sacré-Cœur, en 1750, au monastère de Bkerké, rencontrant un succès rapide. Gagnées par les extases de Hindiyya, des religieuses peu instruites, mais issues de familles de notables urbains et ruraux, entrent au couvent, comme Thérèse, fille d'un cheikh Ḫāzin, ou les sœurs Badran, filles d'un riche marchand de Beyrouth. Face à la nouvelle congrégation, les jésuites français hostiles à Hindiyya obtiennent de Benoît XIV qu'il condamne la religieuse et sa congrégation dans un bref du 4 janvier 1752. La communauté maronite, pour une fois unanime, proteste, et le patriarche et les évêques, soutenus par les cheikhs, écrivent à la Propagande où on décide finalement d'envoyer un frère mineur de Terre Sainte, Desiderio di Casabasciana, enquêter, en 1753. Celui-ci blanchit de tout soupçon Hindiyya, qui fera désormais figure de « symbole de la communauté maronite engagée dans un processus d'occidentalisation, mais campée dans la défense d'une certaine autonomie au nom de la tradition et des valeurs locales » (p. 142). C'est donc dans la lutte et le conflit que s'affirme la sainteté de la visionnaire.

Enfin installée à Bkerké, Hindiyya se met à écrire, plus exactement à dicter des écrits, dont une sorte d'autobiographie spirituelle, le *Mystère de l'Union* (*Sirr al-ittiḥād*) dont le texte étonnant a été traduit par Youakim Moubarak en 1984. Ces œuvres, plus tard traquées et détruites par Rome, auront longtemps servi de preuve de sa sainteté et suscité suffisamment d'attachement parmi les disciples de Hindiyya pour qu'ils arrivent à en soustraire plusieurs aux persécutions romaines. Hindiyya, nourrie de lectures dévotes occidentales, prêche dans ses écrits l'effort d'intériorisation, d'introspection, de lecture silencieuse et d'examen de conscience des individus... Mais elle revient aussi de manière obsessionnelle sur le mystère de son union, corps et âme (*ǧasad* et *nafs*, selon une terminologie classique, mais peu élaborée), avec le Christ, qui lui permet d'en être le porte-parole. En général, le corps est au centre des textes de la dévote qui, fascinée par le mystère de l'Incarnation et peu au fait des développements de la théologie mystique occidentale sur les sens spirituels, affirme, non sans honte et culpabilité, son union physique avec le Christ. Peut-être B. Heyberger aurait-il pu souligner à quel point les textes de Hindiyya sont profondément hétérodoxes, pour faire mieux comprendre la condamnation romaine finale : Hindiyya ne s'affirme pas seulement comme unie corporellement au Christ, mais comme sa seule épouse, médiatrice éternelle supplantant la Vierge et les saints, et destinée à apparaître enlacée au Christ lors de sa résurrection !

La troisième partie « De la sainte à la diablesse » aborde enfin la période 1753-1777. C'est la période des crimes dont le nombre reste finalement inconnu. Le premier, le frère Carlo Innocenzo di Cuneo, décèle des dérives graves chez Hindiyya, paranoïaque et mégalomane. Malgré son rapport accablant, Rome ne bouge pas, peut-être parce que la dévotion au Sacré-Cœur est désormais encouragée à la fois à Rome par Clément XIII qui succède à Benoît XIV en 1758, et au Liban par le patriarche Yūsuf Iṣṭifān qui, élu en 1766, soutient la dévotion au Sacré-Cœur dont il souhaite faire un culte fédérateur pour les maronites. Manquant d'argent et en butte à l'opposition d'une partie de son épiscopat, le patriarche dépend en partie de la richesse du couvent de Bkerké, alimentée par des legs, des quêtes et des *waqfs*. La *ṭā'ifa*, profondément divisée, voit désormais s'affronter, d'un côté, le patriarche Yūsuf Iṣṭifān allié aux Moines alépins et aux tenants de la dévotion au Sacré Cœur de Bkerké, et de l'autre les prélats protestataires associés aux Moines montagnards. L'âpreté des rivalités fait de ce long conflit une véritable « Iliade maronite », selon l'expression recueillie dans les archives elles-mêmes. Bernard Heyberger montre admirablement comment la division de la communauté maronite en factions aura alimenté le drame qui se joue autour de Hindiyya et protégé les dérives meurtrières de la mystique et de son entourage, formant une véritable secte. Le recours aux travaux de Martine Cohen et de Françoise Champion sur les dérives sectaires du Renouveau charismatique paraît ici tout à fait bienvenu.

C'est sans doute vers 1755 que les persécutions (prison, faim, coups de bâtons, etc.) commencent, au cœur du couvent, contre les « montagnardes » que Hindiyya, favorisant les Alépines, soupçonne de vouloir la déposer et même l'empoisonner. La terreur règne au couvent, alimentée par la peur du poison, les rumeurs, et les premières morts suspectes. À la montée de la terreur au couvent, correspond la « dérive idolâtre de ses thuriféraires » (p. 213) qui entourent la Mère d'une adulation de plus en plus sectaire et hétérodoxe. Rien ne filtre de ces méfaits avant 1769, puis 1772 lorsque deux religieuses réussissent à s'enfuir de Bkerké et à témoigner. Le père Nicolas ʿUǧaymī lui-même, jésuite, frère de Hindiyya et alors confesseur du couvent, commence tardivement à s'inquiéter. Innocentant d'abord Hindiyya de dérives qu'il attribue à l'influence de la sœur Catherine, âme damnée de la mystique, il finit par reconnaître enfin la responsabilité de Hindiyya et témoigne devant un nouveau délégué (encore un !) venu enquêter en 1775. Devant les premières dénonciations, Hindiyya et ses dévots réagissent en incriminant l'action d'une confrérie diabolique au sein du couvent, confrérie attribuée à la fois,

BCAI 18 (2002) Heyberger Bernard : Hindiyya, mystique et criminelle 1720-1798, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de façon très confuse mais très significative, aux francs-maçons, aux protestants et aux musulmans. Des exorcismes publics, cautionnés par le patriarche, ont lieu contre les opposants au « mystère de l'union ». Il faudra encore la mort de trois religieuses en 1777, l'une sous les coups, deux autres sans doute empoisonnées, pour que l'émir Yūsuf Šihāb intervienne *manu militari* à Bkerké. Pour finir, Rome tranche : des brefs du 17 juillet 1779 suspendent le patriarche Iṣṭifān, condamnent Hindiyya comme illusionnée et hérétique, décident son enfermement dans un couvent et abolissent l'ordre du Sacré-Cœur. Mais il n'y eut ni instruction des crimes, ni procès, ni condamnation, ce qui permit à Iṣṭifān d'être rétabli dans ses fonctions en 1785. Quant à Hindiyya, maltraitée dans les divers couvents où elle vécut désormais jusqu'à sa mort en 1798, elle ne manifesta jamais de vrai repentir. Elle passa pour une victime, et le refoulement du drame fit, aux yeux des maronites, de Hindiyya une figure de la nation maronite tourmentée par les jésuites romains.

L'épilogue du livre (« Hindiyya dans la mémoire ») propose justement une mise en perspective de l'historiographie abondante consacrée à Hindiyya, entre mythes, histoire orale et reconstructions, avec sa part de redécouvertes toujours partielles. Ce chapitre dense et trop allusif aurait gagné à être développé pour mettre en perspective, justement, l'intérêt et la nouveauté de l'étude de Bernard Heyberger dans le flot bibliographique « hindiyyien » ; il est en réalité le premier à avoir exploité systématiquement les sources premières des Archives de la Sacrée Congrégation pour la Propagation de la Foi à Rome, sans se contenter, comme la plupart des auteurs ayant écrit sur Hindiyya, des compilations de Būlus ʿAbbūd, parues au début du XX^{e} siècle. Contrairement à Ǧad Ḥātem qui, après tant d'autres, doute de la réalité des crimes de Hindiyya (*Hindiyya d'Alep*, L'Harmattan, 2001, note 4, p. 127), on ne peut plus désormais occulter la réalité des meurtres et en disculper leur instigatrice.

On referme ce livre passionnant avec une impression d'effroi. Tant de haines et tant de divisions se jouent dans un microcosme étouffant aux nombreux personnages ; chacun y joue son rôle autour d'une figure centrale qui reste énigmatique et le devient d'autant plus que Hindiyya, une fois installée à Bkerké, se dérobe peu à peu aux regards, vivant recluse dans sa chambre, n'assistant plus que rarement aux offices, s'adonnant, selon les rumeurs, au luxe et à la gourmandise. On ne sait ce qui est le plus fascinant, de ce rapport étroit mais toujours tendu entre Rome et les maronites, de ces querelles d'Atrides d'une extrême férocité entre maronites, de cette évolution vers le crime d'une mystique dont l'expérience douloureuse, peut-être mal interprétée, mais sûrement authentique, a convaincu tant de ses contemporains, des lâchetés accumulées autour des horreurs du couvent, de ce huis-clos féminin sur lequel témoignent et agissent des hommes, clercs ou cheikhs, et finalement de cette tension entre Orient et Occident à la charnière desquels se situe Hindiyya.

Aussi bien, et peut-être mieux, qu'un délégué apostolique envoyé pour expertise, Bernard Heyberger maîtrise les jeux des factions rivales de la *ṭā'ifa* maronite, les oppositions d'une partie de l'épiscopat au patriarche, les rivalités des branches de la famille des cheikhs Ḫāzin, mais aussi des jésuites divisés entre Italiens et Français, les pressions des camps romains opposés ou non à la dévotion au Sacré-Cœur, et les multiples coups de théâtre de rapports de force toujours changeants, toujours dynamiques, toujours en évolution... C'est sur ce jeu de forces où les réseaux de clientèles et de lignages perdurent, qu'achoppent les projets centralisés et unificateurs suscités par l'esprit « moderne », comme l'ordre des Moines Libanais, créé en 1732, et comme le projet de Hindiyya elle-même. Le lecteur est sûrement guidé à travers ce maquis libanais, et le foisonnement des intrigues et des rebondissements est rendu constamment intelligible par la finesse des analyses et la solidité des références aux archives romaines. On ne sait d'ailleurs ce que l'on doit admirer davantage, l'érudition des notes ou le fait que Bernard Heyberger ait réussi à convaincre son éditeur d'en publier quatre-vingt-dix pages ! Surtout quand s'y s'ajoutent dix pages de présentation des sources, dix pages de bibliographie et des index.

Reste une question centrale, à laquelle B. H. propose plusieurs réponses, un peu contradictoires, mais pas exclusives les unes des autres : sur quoi reposait finalement le charisme de Hindiyya ? Retraçant la fondation de Bkerké, en 1750, l'auteur affirme que « son charisme reposait pour l'essentiel sur la séduction qu'elle avait su exercer sur ses directeurs successifs, et sur une partie de ses consœurs » (p. 107). Mais cette séduction elle-même ne venait pas de la seule personnalité autoritaire et dominatrice de la mystique. Il faut bien supposer, quoi qu'on puisse penser des dérives hétérodoxes, paranoïaques et finalement meurtrières de Hindiyya, qu'elle a été une authentique visionnaire dont la sincérité n'a d'ailleurs guère été mise en doute.

Plus loin, proposant une autre interprétation, B. H. met en avant l'importance des textes dictés par la sainte dans l'évolution de la dévotion féminine au Levant et comme preuve de sa sainteté elle-même. Le chapitre qui porte sur Hindiyya comme auteur mystique, beaucoup plus prudent que le reste du livre, laisse un peu le lecteur sur sa faim ; sans doute, face à l'abondance inouïe de documentation, ne pouvait-on écrire à la fois l'histoire de Hindiyya et celle de sa pensée mystique. On trouvera d'ailleurs l'analyse de celle-ci chez Michel Hayek et, plus récemment dans divers articles de Ǧad Ḥātem, recueillis dans *Hindiyyé d'Alep : mystique de la chair et jalousie divine*, L'Harmattan, 2001. Bernard Heyberger suggère, là comme ailleurs, la complexité et le mélange d'influences où on rencontre aussi bien la traduction d'œuvres de la piété baroque que l'imaginaire religieux syriaque, le modèle de sainte Thérèse d'Avila que l'hérésie monothélite.

Mais les œuvres et la pensée de la dévote, d'ailleurs confuses et écrites dans un arabe incertain, n'auraient pas

BCAI 18 (2002) Heyberger Bernard : Hindiyya, mystique et criminelle 1720-1798, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

suffi à asseoir sa sainteté. Et l'auteur reconnaît finalement, sans trop développer et comme à contre-cœur, qu'« il se peut que l'essentiel de son charisme provînt plutôt de ce qui lui conférait un caractère sacral plus traditionnel, son imaginaire « scientifique » et religieux, sa capacité de guérison ou de divination, les signes extérieurs de sa sainteté, qu'elle portait sur son corps, que de sa référence à la culture livresque catholique » (p. 164). Une dévotion orchestrée, notamment, par la sœur Catherine qui distribuait le sang de la dévote lors de saignées, sang que l'on séchait pour pouvoir le porter en amulettes et obtenir ainsi des miracles de guérison. L'eau bénite par Hindiyya, son mouchoir, tout servait à des miracles et alimentait le pèlerinage à Bkerké. De nombreuses fillettes, dès les années 1750, recevaient son prénom au baptême, ses chemises circulaient comme *baraka* jusqu'au Caire, on conservait ses cheveux, etc.

Si Hindiyya est présentée au début du livre comme l'exemple-type de la femme catholique orientale représentative d'une nouvelle sensibilité religieuse propre à la modernité, venue d'Europe et acclimatée en Orient, elle incarne aussi, et de plus en plus au fil des pages, une piété pas nécessairement plus « archaïque », mais certainement plus complexe, où l'environnement oriental reste déterminant. Elle n'est finalement ni la « bacchante » orientale qu'imaginait Barrès, ni la Thérèse d'Avila qu'espérait le père Venturi. C'est bien une congrégation au Sacré-Cœur que fonde Hindiyya, mais c'est le mystère de l'union qui devient le but ultime de son entreprise, et c'est contre le diable qu'elle finit par lutter. La mystique de l'union au Christ que développe Hindiyya est essentiellement corporelle par manque d'assimilation, au fond, des modèles de la mystique européenne. Ainsi la figure fuyante de Hindiyya reste-t-elle au centre d'un livre aussi passionné que passionnant.

Catherine Mayeur-Jaouen
Université de Paris IV

BCAI 18 (2002) Heyberger Bernard : Hindiyya, mystique et criminelle 1720-1798, recensé par Catherine Mayeur-Jaouen
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net